

# ANDRÉ DU BOUCHET, AU RYTHME DU SOUFFLE

SYLVIANE DUPUIS

Michel Collot consacre un essai lumineux au maître de la poésie de l'effacement du moi

« On écrit toujours « sur le corps mort du monde », affirmait Marguerite Duras... Ce qui va jeter dans l'écriture le jeune André du Bouchet (mort en avril 2001, il y a tout juste vingt ans) est le sentiment qui se saisit de lui, en mai 1940 - il a quinze ans -, quand revenant du collège, à Dreux, il croise à vélo la foule en exode: le monde lui paraît « détruit ». Ecrire, et publier de la poésie, dix ans plus tard (au retour de son propre exode familial aux États-Unis), sera riposte à l'effondrement, à « l'éboulement généralisé: murs « écroulés », maisons aux « ouvertures arrachées », omniprésence du vide ou du « gouffre sans fond » y témoignent, par le détour des mots déposés sur la page et d'une « langue peinture » empruntant ses images au réel, de la présence - souterraine, tue - de la guerre, et du séisme intérieur qu'elle a représenté pour l'auteur (« il y maintenant une hémorragie de la réalité, qui ne s'arrêtera jamais » note-t-il en 1953).

Mais aussi d'événements traumatiques à peine suggérés - comme la mort du père ou la séparation d'avec sa femme. Et parfois, de visages trop violemment aimés pour être nommés: « Tu diras: voilà de l'air, une colline, une fin de journée/que chantent les oiseaux - tout ce qui est impalpable, / reconnaissable / Et ce sera ma fille / apparue dans mon poème » (*Carnet*, mai 1972).

## PULSATION DE LA VIE

Or cette poésie de l'effacement du moi et du détour, qui « ne se définit plus par l'intériorité »



On célèbre cette année le vingtième anniversaire de la mort du poète André du Bouchet. (DR)

mais transite par le monde du dehors pour revenir à l'humain, à mi-chemin du figuratif et de l'abstrait (comme chez Giacometti, qui fut l'ami de Du Bouchet), cette poésie de la marche confondue avec le mouvement de l'écriture, elle-même accordée au « rythme du souffle », à la « pulsation de la vie », va marquer, après-guerre, un véritable tournant dans la poésie française du XXe siècle. Elle est celle qui a converti à la poésie Michel Collot, alors adolescent. Le professeur de littérature et éminent critique, mais aussi poète lui-même, le raconte dans la post-

face de l'essai *André du Bouchet. Une écriture en marche* (L'Atelier contemporain).

Réunion et réécriture de plusieurs études échelonnées dans le temps, l'ouvrage est superbement édité et surtout très éclairant, car dénué de tout jargon, mais aussi appuyé sur des documents inédits, parfois reproduits en fac-similés, et des analyses précises des textes aussi attentives à la forme et au sens qu'à la musicalité.

Furent également proches de Du Bouchet tant Philippe Jacquot que Pierre Chappuis (qui lui ont tous deux consacré des études), les deux grands poètes

issus de Suisse francophone qui viennent successivement de nous quitter. Il valait donc la peine, d'autant plus, de signaler dans ce contexte l'événement de cette parution. Michel Collot, qui réussit à décider André du Bouchet, auteur d'approche difficile et à l'écriture souvent énigmatique, à publier ses *Carnets* (dont des extraits ont paru en trois volumes chez Fata Morgana), propose ici, comme nous prenait par la main, un passionnant itinéraire dans l'œuvre. Il nous ouvre, à partir de la « réserve à explorer » des carnets, l'atelier du poète, nous ini-

liant à son travail tout à la fois de saisie puis de reconfiguration du réel, et d'élaboration des textes, issus du *moteur blanc* de la page (titre d'un recueil de 1956). Mais la matière du papier renvoie à la matérialité du monde, jamais oublié: air, vide du ciel, eau, feu, pierre, ou visages; et chaque mot, « à une expérience », affirmait Du Bouchet.

## UN CARNET POUR COCON

Michel Collot analyse aussi les relations entretenues par cette poésie, à la fois, avec la peinture, avec le geste de traduction (autre point commun avec les trajectoires, respectivement, de Chappuis et de Jacquot), ou avec des poètes admirés tels que Francis Ponge, Pierre Reverdy ou Paul Celan. Enfin, il présente de manière détaillée, dans une troisième partie intitulée « Les Livres », les recueils *Dans la chaleur vacante* (1961), qui, dix ans après *Air*, succède à la « déchirure » de la séparation du couple; *Laisses* (1975), conçu avec le peintre Tal Coat et où dialoguent génialement graphisme, typographie, et paysage abstrait de la page où vient se déposer le monde; ou encore *Rapides* (1980), « véritable microcosme musical » où Michel Collot voit un « poème des origines » du langage, témoignant d'une continuité et d'un flux retrouvés: « comme les pierres d'un mur effondré, délivrées de leur assemblage, retrouvent dans le torrent la fraîcheur des eaux vives ».

On ne résistera pas, en conclusion, à citer la merveilleuse anecdote qu'il rapporte: « Un soir d'été, rentrant d'une de ses marches, [le poète] ne trouva pas le carnet, relié de cuir, qu'il avait emporté avec lui. [...] Un an plus tard, revenant sur les lieux en hiver, il le retrouva par hasard, au pied d'un arbre, son carnet, détrempé par l'humidité. De retour à Paris, il le mit à sécher [...]. Une nuit, il fut réveillé par un bruit insolite: un grand papillon voletait dans la chambre. Il s'était échappé d'entre les pages du carnet, qui lui avait servi en quelque sorte de cocon. »



Genre | Essai  
Auteur | Michel Collot  
Titre | André du Bouchet  
Une écriture en marche  
Éditions | L'Atelier  
contemporain  
Pages | 240